

emplit les airs du parfum qu'épanchent ses thyrses d'un blanc pur; le mimosa agite à la brise ses houppes dorées d'une si douce senteur. Le vert gai des fougères fait ressortir les teintes plus claires de la « plante à épée », un élaïs aux premières années de sa croissance, ou bien celles de la feuille si grande et si utile du phrynium; un jeune figuier au tronc d'argent, aux branches largement éployées, mêle ses frondaisons aux folioles délicats de la sensitive, aux feuilles palmées du calamus; une multitude d'orties, ou de plantes qui lui ressemblent, concourent à revêtir l'ancien défrichement d'une verdure curieuse et charmante. La base, le support, le sol d'où s'élançait toute cette vie, ce fouillis de tiges, de ramures, de fleurs, cette barrière infranchissable de végétation splendide est peut-être quelque vieille souche, morte depuis longtemps, cariée, pourrie, noire de moisissure, dévorée par les champignons, que commence à couvrir une couche d'humus, et où chaque éraillure, chaque fissure, chaque trou est le repaire d'insectes divers, depuis le termite au corps délicat jusqu'à l'ignoble mille-pattes ou à quelque coléoptère monstrueux.

Plus loin, changement de spectacle. Des arbres gigantesques, des colosses sans nombre, se culbutant jusqu'à la lèvre même de la berge, en forcent quelques-uns à pousser presque horizontalement sur la rivière, quelquefois jusqu'à 15 ou 16 mètres. Sous leur ombre, une centaine de pirogues s'abriteraient du soleil brûlant. Leur bois est jaune, dur comme du fer; à en couper un, on userait un assortiment de nos meilleures haches d'Amérique. Ils portent des fruits d'un brun rougeâtre, qui, à la maturité, prennent l'aspect de superbes prunes; d'autres semblent des dattes mûres, mais aucune n'est comestible. A ces arbres, qui s'étendent au loin sur les eaux, les guêpes noires suspendent leurs nids. Extérieurement, on croirait voir des poches de papier grisâtre ornées de plis, de bouffants, de découpures, et très joliment arrangées les unes au-dessus des autres comme ces écrans qu'on place pendant l'été devant les grilles des cheminées anglaises.

Évitez religieusement ces arbres : ce n'est pas à proximité d'un grand nid de guêpes qu'il serait loisible d'investiguer le paysage. Regardez ces colonnades de marbre, ces milliers de guirlandes, de festons, de cordelettes, d'anses réunis en groupes, resserrés en écheveaux épais, parfois laissant appa-

raître l'écorce blanchâtre des arbres, et toujours s'entremêlant, s'entre-croisant dans un désordre qu'on ne saurait dire étudié. Voyez ces masses de verdure dans les profondeurs ténébreuses où filtre, de loin en loin, un pâle rayon de soleil irisant les feuilles mouillées, et les lueurs mobiles et fugitives qui poudroient parmi les ramures, et là-bas, sous la voûte, la sombreur éternelle que relèvent le gris des troncs, les tiges argentées des lianes ou le filigrane brun pâle des sarments de vigne sauvage. En voulant embrasser l'ensemble, l'œil est forcé de s'arrêter sur les baies cramoisies du phrynium, les taches rouges que font les capsules de l'amome, les teintes jaunes et brunes que prennent déjà certaines feuilles; un large champignon étalant sa blanche ombrelle au milieu d'un élégant bouquet de fougères finement découpées, ou des agarics semblables à des flocons de neige solide, attachés comme des bernaches à une souche sillonnée par les siècles; le vert gai des orchidées, le vert grisâtre des grandes feuilles retombantes de « l'oreille d'éléphant », les franges de mousse pendant des branches, les blessures des arbres versant des gouttes de gomme autour desquelles se pressent les fourmis, et les immenses traînées de ces calamus dont on ne voit jamais le bout; les lianes qui se tordent et s'enroulent, les convolvulus, glissant leurs spires dans le dédale des sombres galeries, et en ressortant triomphants, plus loin et plus haut pour prendre appui sur une branche, l'entourer ici de ses anneaux, là se balancer en guirlandes, puis s'élançant sur une autre et continuer à perte de vue.

Cette forêt, je l'ai déjà dit peut-être, me représente l'humanité. Je ne puis y jeter les yeux sans penser que la vie, la déchéance et la mort y sont perpétuellement à l'œuvre. Jamais je ne l'ai regardée avec quelque loisir sans que tel ou tel trait ne me suggérât quelque souvenir du monde civilisé. Ainsi, elle m'a rappelé un matin où, entre sept heures et demie et huit heures et demie, j'étais sur le pont de Londres, contemplant la marée humaine qui monte vers la Cité, hommes, femmes, jeunes gens, et parmi eux tant de femmes pâlies, tant d'hommes atrophiés, surmenés, les épaules courbées, arrivant à grands pas prendre part au combat de la vie! Tous je les revois ici : les jeunes, les forts, les vieillards, les décrépits. Cet arbre-ci est gris, vieilli avant l'âge; un autre est goitreux, un autre

faible de complexion; celui-ci bossu; celui-là anémié par manque d'air et de sommeil; d'autres, de constitution débile, s'appuient ou tombent sur les voisins, comme les pensionnaires d'un hôpital d'incurables; on se demande comment ils font pour vivre encore! Quelques-uns, déjà morts et ensevelis sous des monceaux de feuilles, sont maintenant des pépinières de parasites, ou servent de retraite à des hordes d'insectes destructeurs. Tel a blanchi soudain, paralysé par la foudre, tel autre a été décapité par l'éclair. Ce vétéran, mesurant son âge par des siècles, né avant que les découvreurs européens eussent franchi l'équateur, est près de succomber à la vieillesse qui lui a desséché les entrailles; mais ce sont là des exceptions; presque tous se dressent magnifiques et superbes; les uns, avec la grâce insolente de la jeunesse, se parent d'élégance et de beauté; d'autres sont dans toute la vigueur de l'âge mûr; d'autres montrent l'orgueil tranquille et silencieux des vieillards de l'aristocratie. Tous ont lutté pour l'existence; tous lutteront aussi longtemps qu'ils conserveront quelque énergie. Tous les traits de l'humanité se retrouvent dans les fils de la forêt,... chacun peut y reconnaître son semblable — moins le martyr, pourtant, et celui qui marche de son plein gré au-devant de la mort. Le sacrifice n'est pas dans leur nature; peut-être n'ont-ils entendu que deux préceptes : « Croissez et multipliez » et : « Mieux vaut obéissance que sacrifice ».

Comme je ne connais rien au monde de plus laid et de plus répugnant que la foule un jour de Derby, je ne trouve rien de si affreux dans la forêt que la poussée égoïste des broussailles au milieu d'un essart abandonné depuis quelques années. — Attention! la cloche sonne, la course va commencer. Il me semble voir la ruée de la multitude, la lutte furieuse pour arriver au bon endroit, les faibles jetés par terre, les autres les foulant aux pieds sans même s'en apercevoir : « chacun pour soi! au diable le dernier! » l'excitation chauffée à blanc, les clameurs, les cris, la victoire de la force, le dédain honteux de tout ordre et de toute décence!

Comment tel petit incident sur un point aussi éloigné du reste du monde que la sylvie inviolée ramène-t-il ma pensée à mes amis et à leurs demeures dans la lointaine Angleterre? Les soupirs mélancoliques du vent agitant les ramures bien

au-dessus de ma tête, le lugubre frémissement de la feuillée m'ont rappelé une nuit au château de \*\*\*, où je passai des heures nombreuses à écouter la bise gémissant dans les vieux arbres où nichent les freux, pendant que mon cœur se serrait de tristesse. Le soir, après les fatigues du jour, pourquoi revenais-je sans cesse aux tempêtes sur l'océan, au froid, à la misère des naufrages, quand les lourdes averses s'abattaient sur ma tente et que les grosses gouttes de pluie, tombant sur la toile, me semblaient l'orchestration d'un chant funéraire? J'entendais les échos plaintifs et douloureux des longs désirs non satisfaits, des pensées inexprimées, des aspirations manquées, des sentiments d'amour et d'amitié qu'on n'a pas su traduire, des sympathies restées muettes; ils prenaient des formes distinctes, ils assiégeaient mon imagination et je me sentais prêt à fondre en larmes, et à m'écrier : « Oh! mes amis! Dieu est par-dessus tout; il connaît toutes choses! »

Sans être un adepte de la science forestière, on finit néanmoins par en apprendre quelque chose; je sais maintenant que le palmier élaïs, s'il exige de l'humidité, demande beaucoup de soleil pour fleurir; que le calamus réclame la brousse pour y fixer ses longs jets au moyen de ses crocs; que le palmier raphia aime les bords des marais, où ses racines plongent dans le limon empesté; que le *Phoenix spinosa* prospère auprès des eaux, et que l'humidité en excès tue le palmier éventail. Mais un homme arrivant des régions tempérées et ne connaissant que le chêne, le hêtre, le peuplier ou le pin, se trouverait dépaysé au milieu de la grande forêt. Peu à peu il apprendrait à distinguer le bois dur du bois mou; il y a ici de nombreuses familles de ces derniers, qui, dans les tropiques, remplacent le pin et le sapin. Tous ont inmanquablement de larges feuilles. Règle à peu près générale : à l'évasement ou à l'étréoussure du limbe correspondent ici l'élasticité ou la consistance des fibres. Les feuilles des grands rubiacés, par exemple, sont, pour la forme et la couleur, très semblables à celles du ricin. Leur bois, fort utile, est très facile à travailler; on en fait toutes sortes d'ustensiles domestiques, plateaux, assiettes, cuillers, pots à lait, pots à eau, tabourets, bancs, sièges à dossier, tambours, aussi bien que des plafonds, des portes, des palissades. Quoique aussi cassant que le cèdre, il peut rester très

longtemps à la pluie sans fendiller. On trouve dans les bois plusieurs espèces de l'arbre à coton, toujours reconnaissable aux superbes arcs-boutants des racines, à la hauteur qu'aucun autre ne surpasse, au gris argenté de l'écorce, aux raidés épines des tiges, à la soie blanche des fleurs, aux feuilles d'un vert gris.

Il y a aussi : le tek de l'Afrique, l'acajou africain, le cœur-vert, le *Lignum vitæ* ou arbre de vie, le bois de fer, le *Raphia nitida*, dit bois de Campêche, qui ne pourrit jamais; le bois jaune des bords de la rivière, à peine moins dur que le précédent et incomparablement plus que le cœur de chêne; le « bois puant », le copal, *Hymenæa verrucosa*, aux feuilles vernies et luisantes, le manguier arborescent, l'oranger sauvage à petites feuilles, le figuier à tronc blanc, l'arbre à beurre, les tribus des acacias, le majestueux *mpafou* et des milliers d'arbres fruitiers dont la plupart me sont inconnus. Imaginez-les confusément mêlés, et réunis par millions de sarments, de lianes, de liserons géants, jusqu'à ce que le soleil ne puisse plus pénétrer, et que, çà ou là, quelque plaque de lumière pâle, changeant lentement de place, vous dise seule que l'astre du jour brille et brûle dans le ciel équatorial.

En réfléchissant au nombre de mois que nous avons vécu dans la forêt, aux centaines de kilomètres que nous y avons faits en divers sens, je ne comprends guère que nous n'ayons pas eu d'accidents par la chute d'arbres ou de branches. J'en ai vu tomber devant notre avant-garde, ou quand l'arrière-garde venait de passer; d'autres, à droite ou à gauche de notre caravane en file; et près des campements, la nuit aussi bien que le jour. Une fois que nous venions de quitter l'embarcation, un fût colossal s'éroula dans la rivière, tout près de la poupe, formant une énorme vague qui souleva l'*Avance* et couvrit d'écume l'équipage occupé non loin.

Plusieurs personnes m'ont demandé des détails sur les chasses. Éléphants, buffles, sangliers, antilopes des brousses, lapins, gazelles, chimpanzés, babouins, singes de toutes sortes, genettes, écureuils, civettes, zèbres, ichneumons, grands rongeurs, voilà les animaux que nous savons exister dans ces bois; les branches sont couvertes d'oiseaux et de chauves-souris; la rivière abonde en poissons et en bivalves — moules et ostracées;

peu de crocodiles et d'hippopotames. Les tribus de la forêt sont les plus vicieuses et les plus dégradées de l'espèce humaine, quoique, à mon sens, tout aussi capables de progrès que l'étaient les sauvages de l'antique Calédonie, et non moins susceptibles de se transformer en un peuple ami de l'ordre et observant les lois. Mais la sylve ne favorise pas les relations fraternelles. Au milieu de ses labyrinthes, les gens ne peuvent s'apercevoir avant de se rencontrer. La peur les paralyse; ils lèvent instinctivement leurs armes : l'un, pour tuer le gibier, a son faisceau de flèches frottées d'un poison presque aussi meurtrier que l'acide prussique; la carabine de l'autre lance une balle qui brise l'os frontal. Supposons que le second soit assez bénévole pour se laisser tuer : ses amis le traiteront de niais. C'est tout ce qu'il y aura gagné. Mais ces mêmes amis se croiront obligés de venger le mort et pourchasseront l'assassin. Les sylvains savent généralement s'arranger de façon à connaître l'arrivée des étrangers, et, avant que ceux-ci aient pu atteindre le village, ils se sont réfugiés, près ou loin, qui le sait! Ce monde a l'habitude de manger ce qu'il tue; il ne serait donc pas sage de courir le gibier dans les environs du campement : c'est une des raisons pour lesquelles nous n'avons guère chassé.

De plus, le talent n'est pas commun de se diriger au milieu de la forêt : une douzaine de fois, pendant une marche, j'ai dû rectifier la direction que prenait l'avant-garde. Si, à 200 mètres du campement, on eût fait faire quelques tours à n'importe lequel de mes gens, il lui aurait été fort difficile de retourner à l'endroit d'où il était parti.

Une troupe d'hommes fait beaucoup de bruit en foulant les feuilles sèches, en cassant les ramilles, en frôlant les arbustes, en coupant les lianes pour s'ouvrir une route. L'animal sauvage est averti avant que les chasseurs l'aient deviné, et il se sauve sous le lointain couvert : parfois nous avons rencontré à moins de 10 mètres un éléphant qui s'enfuyait dans une jungle impénétrable. Quant aux buffles et autre gros gibier, les pistes en étaient fort communes; mais, pour les raisons déjà énumérées, nous ne songions guère à troubler leur repos.

Et pour nous permettre de chasser, nous avons sur les bras une tâche trop sérieuse : celle de procurer des vivres.

non seulement pour deux ou trois blancs, mais pour toute une troupe.

Quant aux oiseaux, ils menaient certes assez grand bruit sur nos têtes, mais nous étions au rez-de-chaussée, et eux sur le toit d'un quinzième étage. Nous ne pouvions les voir, mais partout nous les entendions siffler, gazouiller, crier, houlouler : perroquets, ibis, touracos, perruches, gros-becs, véloces, oiseaux-soleil, tette-chèvres, huppés, hiboux, pintades, merles, tisserins, martins-pêcheurs, plongeurs, aigles-pêcheurs, milans, lavandières, melliphages, alouettes, siffleurs des sables, kakatoès, toucans, geais, barbets, piverts, pigeons, nombre de minuscules oiseaux à moi inconnus et des chauves-souris par millions, petites et grandes.

Les simiens sont largement représentés ; j'en ai vu une douzaine d'espèces ; le colobe, des babouins à fourrure mi-partie grise et foncée ; de petites guenuches noires, des galagos et des écureuils volants, mais jamais à moins d'une centaine de mètres. Longtemps avant que nous eussions pu les approcher, les rumeurs d'une caravane en marche avaient donné l'alarme.

Les reptiles sont fort nombreux ; l'Itouri fourmille de serpents d'eau de diverses grandeurs ; sans cesse ils se laissent choir des arbres tout près de notre bateau : couleuvres d'eau, vertes et très minces ; couleuvres gris de plomb et de taille formidable ; couleuvres or, noir et vert longues de deux mètres ; pythons et serpents à lunettes ; vipères cornues et lycodendites. Quant aux serpenteaux des brousses, grands de 60 centimètres, il leur arriva souvent malheur pendant la construction de nos bomas.

Pour les insectes, il faudrait un livre entier. Je n'en ai jamais vu tant d'armées, tant d'espèces que pendant nos marches en forêt : mais il serait contraire à ma dignité de m'étendre longuement sur ces pestes, après toutes les injures que, de concert avec les autres membres de l'expédition, je leur prodiguais à pleine voix. Je ne me rappelle heure du jour où je ne les ai maudites, ces abeilles, petites et grandes, ces guêpes — et la nuit, les phalènes — ces mouches, tsé-tsé, taons, moustiques et parpaillots, coléoptères géants qu'attirait le soir la bougie, voletant à travers les ténèbres et se précipitant contre la toile, puis bombicinant avec rage de-çà, de-là,

bourdonnant avec un bruit de crécelle, jusqu'à ce que, redoublant de furie, ils vinssent se jeter contre mon livre ou mon visage, comme s'ils eussent à tirer quelque terrible vengeance de ma personne. Et les essaims de fourmis qui inspectaient mon assiette plongeaient dans mon maigre potage, perambulaient mes bananes ; les criquets, sautant comme beaux diables et s'installant dans mes cheveux ou sur mon front ; les cigales à voix grêle qui me rendaient fou comme la musique enragée des femmes manyouema ivres de *peppo* ! Le Pacha professe grande affection pour tout ce petit monde : quant à moi, je déclare lui avoir fait tout le mal possible. Les avettes de la taille des moustiques sont les plus tourmentantes. J'en ai connu quatre espèces. Elles appartiennent au genre des mellipones, elles attaquent les yeux de préférence, sans préjudice du nez ou des narines, vous affolent de douleur. Pour lire, écrire ou manger, nous devons recourir aux services d'un homme dévoué. Les jambes de notre pauvre bourriquet étaient pelées par suite des piqûres de ces affreuses petites pestes. Quand on en écrasait une, la main restait imprégnée d'une odeur d'amande amère.

Comme taille, les coléoptères varient. Il y a les monstres longs de six à sept centimètres et les insectes capables de passer par le trou d'une aiguille à coudre. Ces derniers, vus à la loupe, ne laissent pas que d'être fort inquiétants sous leur harnais de guerre. Ils tracent un sillon dans la peau et vous échapperaient, grâce à leurs dimensions imperceptibles, si une sensation de piqûre d'épingle ne vous avertissait de les déloger. Les huttes des indigènes sont infestées par trois variétés distinctes. Certains se logent sur votre personne ; d'autres perforent les solives et saupoudrent votre potage d'une fine poussière de bois ; d'autres explorent les feuilles sèches du faitage, vous font frissonner à la pensée que des serpents s'y glissent. Un quatrième, enfin, lion rugissant de la tribu escarbote, attend la nuit et s'arrange de façon qu'on ne puisse garder une chandelle allumée à l'heure méditative et silencieuse de la pipe.

N'oublions pas, entre autres moindres désagréments : le « chigre » ou pou de Pharaon, un *Pulex penetrans*, tique qui dépose ses œufs sous l'ongle des orteils des porteurs les plus *tchap a tchap*, mais s'attaque surtout au corps des *gou-*

goï pour en faire une masse de pourriture vivante; non plus que l'animalcule qui, plongeant sous l'épiderme, vous perfore comme une aiguille; les ixodes, tant les grosses que les minces, qui sucent insidieusement notre maigre provision sanguine; la guêpe, dont l'aiguillon vengeur inocule la fièvre à l'imprudent qui élève la voix près du guêpier ou seulement touche l'arbre où elle a élu domicile; les mellifères sauvages qui, un jour, mirent en déroute l'équipage de deux canots et les châtièrent avec une telle rigueur qu'il fallut envoyer une escouade de secours; la « limace tigre », cette horrible limace marbrée qui tombe des branches pour vous tatouer la peau de sa bourre venimeuse et vous faire hurler de frénésie; les fourmis rouges, qui, la nuit, envahissaient le camp pour tuer le sommeil : une dizaine de fois, elles ont attaqué la caravane en marche et mis en fuite les hommes aussi lestement que s'ils eussent été poursuivis par autant de pygmées; les fourmis noires, qui infestent l'arbre à serpents, d'où elles dégringolent sur le voyageur pour lui octroyer un avant-goût de l'enfer; des formicules, qui se logent jusque dans la moindre parcelle de votre nourriture, et qu'il faut bien se garder d'avalier sous peine de perforation ou cautérisation des membranes de l'estomac. Quel mal elles nous donnèrent dans la forêt! A peine avions-nous fait une percée dans la broussaille qu'elles arrivaient à l'envi, nous mordant avec un acharnement tel, que j'ai vu des pionniers couverts d'ampoules.

Quant aux moustiques, ces vieux camarades ne nous ont jamais faussé compagnie, surtout dans les grands défrichements.

Si, dans le jour, nous étions la proie des fourmis et autres tortionnaires — autant aurait valu être fustigés avec des orties, — la nuit avait ses alarmes et ses inquiétudes, même ses terreurs. Au plus profond des ténèbres, lorsque la caravane était plongée dans le sommeil, un éclair frappait un arbre dont la chute aurait pu détruire la moitié du campement. Le bruit des branches secouées par les bourrasques rappelait celui du ressac ou d'une lame de fond qui rejaillit sur la rive. La pluie tombait avec un vacarme que nulle voix n'aurait pu dominer : une véritable cascade. Presque chaque nuit un arbre mort craquait, se déchirait, sa tête décrivait dans l'air une

immense courbe, et la terre tremblait quand s'abattait le géant.

Parfois, l'arbre se débarrassait seulement de quelque membre mort, et les échos de la forêt retentissaient du bris de la branche comme d'une fusillade de mousqueterie. Les rafales, courbant les rameaux, les faisaient entre-choquer brusquement dans un bruissement de feuilles sèches, de tiges froissées, de lianes vibrantes. Puis c'était l'inévitable grillon, le cri plus perçant, mais non moins monotone de la cigale, le coassement de la grenouille. Nous entendions la voix triste du galago appelant sa compagne, cri de râpe, cri désagréable qui rendait hideuses certaines nuits. Plus loin quelque chimpanzé solitaire se divertissait à taper sur un arbre comme nos gamins raclant un bâton sur les grilles. Puis les éléphants, qui, vers l'heure des maléfices, ont l'habitude de se promener en troupes. S'ils n'ont jamais, dans leurs courses, traversé nos campements, c'est sans doute à cause des feux que nous allumions tous les soirs par vingtaines.

Considérant le nombre des sokos ou chimpanzés qui peuplent cette grande forêt, il est curieux que pas un seul de nous n'en ait vu d'échantillon vivant. Mon terrier Randy leur donnait la chasse presque tous les jours entre Ipoto et Ibouiri, mais il en fut malmené un certain jour. Quatre fois j'ai entendu leurs cris, j'ai même possédé deux de leurs crânes, dont l'un est entre les mains du Pacha; le second, que j'ai dû laisser en arrière, était de dimensions démesurées.

En juillet 1887, la pluie tomba 8 jours, et en août 10 jours de suite, 14 jours en septembre, 15 en octobre, 17 en novembre et 17 en décembre. Total 71 jours. Du 1<sup>er</sup> juin 1887 au 31 mai 1888, nous eûmes 158 jours de pluie ou, plus exactement, 569 heures. Il nous a été impossible, en forêt, de mesurer l'eau du ciel autrement que par la durée des chutes. Nous ne nous aventurons guère en estimant que cette région est la plus mouillée du globe.

Pendant neuf mois, les vents soufflent du Sud Atlantique en remontant le Congo et l'Arouhouimi. Ils ont chargé l'humidité recueillie au-dessus de l'océan, puis, pendant un parcours de 2 250 kilomètres, au-dessus d'un large fleuve étalé entre les berges qui s'écartent de 800 mètres à 26 kilomètres. Dans leur course vers l'est, saisis par la froide atmo-